

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



DOSSIER DE PRESSE MARION SIÉFERT

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13



MARION SIÉFERT

Le Grand Sommeil

Conception, mise en scène et texte, **Marion Siéfert**
Chorégraphie, Helena de Laurens et Marion Siéfert
Collaboration artistique et interprétation, Helena de Laurens
Avec la participation de Jeanne
Scénographie et assistanat à la mise en scène, Marine Brosse
Lumières, Marie-Sol Kim, Juliette Romens
Costumes, Valentine Solé
Création sonore, Johannes Van Bebber
Remerciements, Matthieu Bareyre, Esmé Planchon, Emmanuel, Stéphanie, Marie-Do.

Production Ziferte Productions // Production déléguée La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers // Coréalisation La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers ; Festival d'Automne à Paris Avec l'aide de la DRAC Île-de-France // Avec le soutien d'Arcadi Île-de-France, du Théâtre Nanterre Amandiers, de la Ménagerie de verre dans le cadre du Studiolab, du Centquatre dans le cadre de la résidence d'essai, du CND - mise à disposition de studio, de la Briqueterie - CDC du Val de Marne, du Kulturamt Frankfurt, de la Hessische Theaterakademie, du Kulturamt Gießen, Gießener Hochschule Gesellschaft, Asta der Justus Liebig Universität Gießen, Université Paris Ouest Nanterre, de l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse et de la mairie de Chevaline. // Marion Siéfert est artiste associée à La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers Spectacle créé le 14 février 2018 à La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers

LA COMMUNE CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL D'AUBERVILLIERS

Mercredi 7 au samedi 17 novembre
Mardi au jeudi 19h30, vendredi 20h30, samedi 18h, dimanche 16h
relâche lundi
9€ à 24€ / Abonnement 8€

Dans le cadre du Festival Les Inaccoutumés LA MÉNAGERIE DE VERRE

Mardi 20 au jeudi 22 novembre 20h30
13€ et 15€ / Abonnement 10€

Durée : 1h

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13

La Commune - Centre Dramatique National D'Aubervilliers

Opus 64 : Arnaud Pain :
06 75 23 19 58 | a.pain@opus64.com

Aurélié Mongour :
01 40 26 77 94 | a.mongour@opus64.com

La ménagerie de verre

MYRA : Rémi Fort, Valentine Arnaud, Camille Protat
01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

Le second spectacle de la jeune metteuse en scène Marion Siéfert scrute les zones d'ombre de l'enfance : sa part de fantasme, son goût de l'obscur et du monstrueux, sa radicale insolence, son sens du plaisir et du jeu, son exigence vis-à-vis du monde des adultes.

Le Grand Sommeil, c'est celui où se déploient les rêves effrayants et fantasques de Jeanne, le personnage au cœur de la pièce de Marion Siéfert. Jeanne est une pré-adolescente de onze ans qui a collaboré aux répétitions avant d'en être écartée pour des raisons liées à la législation du travail des enfants. Le spectacle s'est alors recomposé pour faire de cette absence le centre névralgique de la pièce. D'un duo entre enfant et adulte, nous sommes passés à un solo vertigineux, tout entier porté par la danseuse, performeuse et chorégraphe Helena de Laurens. Par sa présence explosive, elle donne corps à un personnage monstrueux et hybride : ni enfant, ni adulte, Jeanne-Helena est cette « enfant grande » qui se joue des âges, de la bienséance et des idées reçues sur ce que doivent être les petites filles. La mise en scène de Marion Siéfert fait jouer au corps et à la voix des partitions distinctes, qui se répondent, se font écho ou jouent du contrepoint, recherchant constamment la surprise. Exploitant le corps longiligne de l'interprète, la chorégraphie manie avec jouissance la grimace, l'excès et la fragmentation du corps. Au fil d'une performance d'une folle intensité, le spectacle révèle ce que cet âge peut avoir de brutal et d'inquiétant, et donne à entendre l'exigence de tout enfant d'être considéré avec le sérieux d'un adulte.

ENTRETIEN

Marion Siéfert

Pouvez-vous nous dire quelques mots de votre parcours ?

Marion Siéfert : *Le Grand Sommeil* est ma deuxième pièce, après 2 ou 3 choses que je sais de vous. Ce sont deux spectacles que j'ai écrits et mis en scène. Depuis l'enfance, je pratique le théâtre et la réalisation, puis je me suis tournée vers des études de littérature allemande, car je ne trouvais pas de manières de faire du théâtre. Je ne me sentais pas en phase avec le système des conservatoires, avec cette idée qu'il faut se plier à une manière de créer déjà très rodée et à des rôles féminins qui ne m'intéressaient pas beaucoup... J'ai donc abandonné le théâtre pour un moment et je suis partie à Berlin, où j'ai vu beaucoup de spectacles. Là, j'ai découvert la scène performative et alternative allemande, des gens comme le collectif She She Pop qui sont à la fois auteurs, metteuses en scène, performeuses de leurs propres pièces et qui font du rapport aux spectateurs la base de leur travail. Plus tard, j'ai découvert d'autres collectifs, comme Forced Entertainment, qui m'ont beaucoup inspirée, pour leur manière de toucher à l'essentiel du théâtre, sans négliger pour autant le plaisir du jeu et le divertissement. J'ai ensuite sauté le pas en France grâce au collectif 7x7, qui proposait des performances en appartement et qui m'a permis d'expérimenter de manière simple des intuitions de pièces. Ensuite, je suis partie pour ma thèse à l'Institut d'études théâtrales appliquées de Giessen, en Allemagne, tout en ayant bien en tête que je voulais y créer mes premières pièces. C'est un endroit qui mêle une approche théorique et pratique, une formation assez inclassable en Europe, qui favorise une approche autodidacte et autogérée, où sont interrogées les manières de faire du théâtre, les fonctions que les gens occupent, le dispositif... J'ai senti qu'on pouvait y créer de manière plus libre. J'ai présenté une première pièce à un festival là-bas. Cela m'a permis de commencer à expérimenter et de rencontrer mes premiers collaborateurs.

Comment est né le projet du Grand Sommeil ? Était-ce une rencontre avec Helena de Laurens, ou la volonté de faire quelque chose avec cette petite fille, Jeanne ?

Marion Siéfert : Mon désir de départ était de rassembler ces deux personnes, Jeanne et Helena, qui ne se connaissaient pas. Je voulais provoquer la rencontre entre ces deux personnes, créer, grâce au processus de répétitions, une relation complexe entre deux filles d'âge différent. Je me suis aperçue que je connaissais peu de fictions qui abordaient cette relation autrement que comme une relation mère-fille ou un rapport de rivalité. J'avais un fil directeur, une intuition qu'une question commune les reliait, autour de la peur et du plaisir, du masque et de la grimace. Helena a une approche du visage et du corps grimaçant très singulière. C'est une réflexion chorégraphique qu'elle a développée de manière théorique et pratique depuis de nombreuses années. Elle a travaillé sur Valeska Gert, une danseuse, chorégraphe et actrice allemande des années 1920. De son côté, Jeanne avait des peurs très spécifiques, centrées sur le visage, le masque, qu'elle savait renverser en imitant et caricaturant son entourage. J'avais l'intuition que j'allais trouver dans ses peurs l'expression d'un désir de jeu et de réalisation personnelle, au-delà des cadres dans lesquels elle avait grandi. De manière plus générale, je

pense que nos peurs sont un des visages de nos désirs et de ce qui nous traverse de manière très profonde.

Comment avez-vous travaillé au moment des répétitions, qui ont duré six mois ?

Marion Siéfert : On a fait beaucoup d'improvisations. J'ai filmé tout le processus. Je ne savais pas ce qui allait se passer, mais la rencontre a vraiment eu lieu. Ce sont deux personnes aux individualités très fortes mais ce qui me frappait, c'était leurs similarités. On peut avoir l'impression que ce sont les deux facettes d'une même individualité. D'un point de vue scénique, le spectacle se présentait un peu comme un petit cabaret, autour d'une fiction : deux vampires de rêves qui attirent les spectateurs dans un piège. Mais le projet n'a pas pu aboutir sous cette forme pour des raisons administratives et médicales... Dans cette première ébauche, je suis frappée de constater que tout était déjà là, même si cela se présentait sous une forme scénique très différente : une alliance singulière du corps et de la parole. Helena était plus en charge du corps, de la chorégraphie et Jeanne, du discours, de la parole, mais elles apparaissaient comme une hydre à deux têtes, une figure étrange, monstrueuse, qui perturbait les coordonnées habituelles du corps. Une idée centrale était qu'on ne voulait pas représenter l'enfance comme quelque chose de mignon et d'inoffensif. Je voulais travailler à partir de la puissance de l'enfance, de son côté anarchique, sauvage et parfois violent. De tout ce qui, dans l'enfance, peut effrayer les adultes.

N'est-ce pas aussi une figure d'adolescente ?

Marion Siéfert : En effet, il y a le début de cette révolte, et la question du rapport aux adultes. Cela m'a fait revivre des injustices ressenties en tant qu'enfant : celle d'être traitée comme quelqu'un dont la parole n'est pas vraiment prise en compte, qui n'a pas les mêmes droits ou le même pouvoir de décision qu'un adulte. On a dû gérer cela pendant les répétitions puisqu'on était deux adultes avec une enfant. Jeanne était pleinement associée au processus créatif, mais en même temps, c'est une enfant, et elle avait très bien compris qu'elle pouvait en jouer et en tirer parti. Si quelque chose ne lui plaisait pas, elle pouvait refuser de le faire et faire passer son statut d'enfant devant celui d'interprète, et vice-versa – notamment lorsqu'on a commencé à fixer les choses, ce qui lui semblait plus rébarbatif que la première période très libre, d'improvisations... La relation adulte - enfant est aussi une relation de pouvoir.

Quels enjeux de réécriture se sont posés en passant du duo au solo ?

Marion Siéfert : On est reparties à zéro. J'étais triste d'avoir perdu mon duo, j'ai donc voulu le garder. On a cherché à l'aveugle pendant deux mois avec Helena, puis nous avons trouvé ce personnage de « l'enfant grande ». Il fallait qu'Helena soit le duo à elle toute seule – le « deux-en-un », un être hybride. À partir de là, j'ai utilisé tout ce qui s'était passé pour réécrire intégralement la pièce. J'ai tout mis sur la table et ai essayé d'être le plus honnête possible avec ce que j'avais pu ressentir pendant toute cette période, d'aller creuser dans des

sentiments qui ne sont pas forcément très agréables comme celui de l'échec ou l'impression d'être dominée, la colère et l'impuissance. C'est en affrontant cet ensemble d'obstacles, en choisissant de les intégrer à la création plutôt que de les rejeter, que j'ai pu retrouver de la joie et du plaisir.

La pièce associe deux monologues, celui de la parole, qui est la voix de Jeanne, et la partition gestuelle d'Helena – ces deux partitions se croisent ou sont en contrepoint... Comment avez-vous construit la dramaturgie du spectacle, au fil des différents moments évoqués, et entre gestes et paroles ?

Marion Siéfert : Pour moi, il était important qu'un contrat fictionnel soit passé avec le spectateur : Helena a prêté son corps à Jeanne, Helena est Jeanne. C'est certes le cas pour n'importe quel rôle au théâtre, sauf que Don Juan ne nous explique pas qu'il est Don Juan... Ce procédé fait exister l'interprète de manière beaucoup plus forte. Dans la pièce, Helena est une enfant qui ne ressemble pas à une enfant : il y a un côté impossible, l'écart est visible. Sur la dramaturgie, j'ai compris qu'il fallait que tout, dans le texte, passe par la bouche de Jeanne. Cela crée des écarts plus subtils, on ne sait jamais qui parle exactement : c'est Jeanne, mais à des moments, elle devient autre, elle imite, prend la place des adultes. La ligne de passage n'est parfois pas nette dans le texte. Cela permet des allers-retours dans le jeu.

Comment avez-vous travaillé avec Helena de Laurens sur la chorégraphie ?

Marion Siéfert : Cela a été une chorégraphie que nous avons réalisée à quatre mains. On a beaucoup cherché, essayé, improvisé. Helena est autodidacte comme moi. Elle a fait un Master à l'EHESS, après des études de lettres. En même temps, elle a toujours eu une pratique de comédienne, de danseuse et de performeuse, et elle se produit dans des cadres assez différents : dans des films, chez Alexis Langlois, pour des artistes visuels, des musiciens... Elle fait également beaucoup de choses elle-même, avec son collectif, les Travlators, ou en duo avec la comédienne et auteure Esmé Planchon. Helena a une grande autonomie dans sa pratique et elle a creusé une matière chorégraphique très singulière et personnelle. J'ai écrit le texte pour elle, je voyais où elle pouvait aller : vers ce corps hybride, monstrueux, grotesque. Son mémoire parlait de Valeska Gert et de ce corps qui ingère et expulse, qui se métamorphose tout le temps, qui est dans l'excès et le débordement. On a partagé beaucoup d'images et de goûts : les archives de Valeska Gert, le film *Les Vampires* de Louis Feuillade, mais aussi les films de Rivette, de Duras, les poésies de Michaux, etc.

Plus concrètement, à partir de ce texte, nous avons cherché. On a travaillé à partir de la métamorphose... J'avais l'intuition qu'il fallait que l'on travaille avec des fragments, avec la langue, les fesses, la natte, la main, que le corps ne puisse pas être perçu comme quelque chose de complet. Les deux choses devaient apparaître ensemble : il fallait qu'elle parle et qu'elle bouge, que cela ait lieu en simultané. Un jour, quelque chose est apparue. Je la voyais s'amuser, elle commençait à raconter quelque chose avec ses postures, avec le corps. Ensuite, on a travaillé de manière très précise sur chaque scène, pour faire émerger d'autres corps, plus archaïques, qui relèvent de

l'imaginaire et de la pulsion. L'écriture est précise mais il ne faut pas que ce soit un enchaînement, car sinon c'est vide et mort. Il faut que ce soit tout le temps dans le jeu, le plaisir, dans cet état où l'on ne sait pas ce qui va arriver ensuite.

C'est un spectacle assez référencé, même s'il ne le montre pas : on y croise Valeska Gert, Marguerite Duras... Faut-il voir une référence au roman Le Grand Sommeil de Raymond Chandler avec ce titre ?

Marion Siéfert : Non, j'ai choisi ce titre sans savoir que c'était également celui d'un film, avant même de proposer à Helena et Jeanne le projet. Je voulais partir des rêves. J'avais lancé une grande collecte de rêves, dont je n'ai finalement rien fait mais j'avais envie d'aller dans ce monde-là. C'était le point de départ et j'ai gardé le titre car il a malgré tout donné une direction. J'aime bien que cela ne colle pas complètement à la pièce : cela lui donne une profondeur supplémentaire. Scéniquement parlant, nous travaillons dans des salles qui sont profondes, pour faire exister différents plans. On ne voit pas forcément tout, alors que tout semble éclairé mais certaines zones ne sont pas nommées. Elles sont là, on les sent, de manière plus souterraine. C'est quelque chose que j'aime bien dans un spectacle, le fait que cela travaille des choses en moi que je ne peux pas forcément identifier tout de suite, le fait que le spectacle va rester, se sédimenter et agir de manière lente sur le psychisme, peut-être investir les rêves des spectateurs.

Pouvez-vous commenter le choix des deux morceaux de musique ? Comment avez-vous pensé ces moments d'ouverture et de fermeture du spectacle ?

Marion Siéfert : C'est très simple, la meilleure façon de démarrer et de terminer une répétition avec Jeanne, c'était de mettre Rihanna. J'ai choisi mes deux chansons préférées. Avec la première, « Bitch Better Have My Money », je voulais mettre dès le début le spectacle à un niveau d'énergie très haut, pour donner une sorte de spectre, pour que les gens sachent que cela peut aller jusque là. Le morceau de la fin, « S&M », renvoie à la figure de la mauvaise fille. C'est une idée importante à défendre pour moi : la méchanceté est quelque chose que l'on ne veut pas voir dans l'enfance, surtout aujourd'hui où l'enfance est abordée essentiellement par le prisme de la protection (souvent à juste titre) et du moralisme. En particulier pour les filles, qui doivent être gentilles, inoffensives. « Être une bonne fille ». Or ce que j'aime chez ces deux personnes, c'est leur côté tyrannique, impressionnant, dangereux, c'est ce quelque chose que je ne maîtrise pas.

Sur quoi travaillez-vous actuellement ?

Marion Siéfert : Nous allons poursuivre la collaboration avec Helena sur *JEANNE D'ARC*, une pièce qui pourrait être un second volet du *Grand sommeil*. Nous irons plus loin dans l'éclatement des personnalités. Ce qui est intéressant chez Jeanne d'Arc, c'est que c'est une surface de projection, elle est appropriée par des gens très différents et qui se détestent. C'est amusant pour nous de faire exister cette polyphonie des voix, afin de se demander : que devient-elle ? C'est également un rôle qu'Helena a toujours rêvé d'interpréter, et ce rapport d'une interprète au rôle me plaît vraiment. L'an prochain, je

vais monter une pièce d'actualité à La Commune d'Aubervilliers pour laquelle je voudrais travailler avec une rappeuse. Le rap crée une alliance du texte et du corps qui me touche énormément. Il n'y a pas d'autre art aujourd'hui où la poésie retrouve une telle force et une telle urgence, où les gens se battent et se respectent avec autant de vie à travers le langage.

Propos recueillis par Barbara Turki

BIOGRAPHIES

Marion Siéfert est autrice, metteuse en scène et performeuse. Son travail est à la croisée de différents champs artistiques et théoriques et se réalise via différents médiums : spectacles, films, écriture. En 2015-2016, elle est invitée dans le cadre de son doctorat à l'Institut d'études théâtrales appliquées de Gießen (Allemagne), dirigé par Heiner Goebbels. Elle y développe son premier spectacle, *2 ou 3 choses que je sais de vous*, qui sera ensuite présenté au TJCC, Festival Parallèle, Festival Wet^o, au TU à Nantes, au théâtre de Vanves, à la Gaîté Lyrique, entre autres. Elle collabore sur *Nocturnes* et *L'époque*, documentaires de création du réalisateur Matthieu Bareyre tout en étant associée au travail de nombreuses compagnies en tant qu'interprète, dramaturge, assistante à la mise en scène (L'Accord Sensible, Séverine Chavrier, Joris Lacoste, et le collectif allemand Rimini Protokoll). Elle performe pour Monika Gintersdorfer et Franck Edmond Yao dans *Les Nouveaux aristocrates*, dont la première a eu lieu aux Wiener Festwochen 2017. Depuis septembre 2017, elle est artiste associée à La Commune - CDN d'Aubervilliers. Elle y a créé *Le Grand Sommeil*, programmé à l'édition 2018 du Festival d'Automne.

Helena de Laurens est née en 1988 et vit à Paris. Elle voyage entre la performance, la danse et le théâtre. Après une classe préparatoire littéraire, elle passe deux ans en Art Dramatique au Conservatoire du 7^e arrondissement de Paris et fait en parallèle un Master en Lettres Modernes. Puis elle réalise un Master à L'EHESS. Elaboré sous la direction de Elizabeth Claire, ce mémoire en Histoire culturelle de la danse s'intitule *La grimace et l'inouï : Danse et visage chez Valeska Gert (1892 - 1978)*. Cette recherche se poursuit à travers sa pratique artistique. Elle se forme également à différentes pratiques du mouvement (notamment en *Body-Mind Centering*) à travers des workshops et des stages. Elle collabore régulièrement avec Esmé Planchon, comédienne, conteuse et auteure. Elles se mettent en scène dans des lectures-performances qui côtoient de près ou de loin les formes du conte, du récital, de la comédie musicale et du *cut-up*. En 2017 elles créent une nouvelle pièce intitulée *Les Gextes*. Elles collaborent avec les éditions Macula et créent *La Table des Matières*. Depuis 2016 Helena de Laurens travaille en tant que chorégraphe et interprète pour *Le Grand Sommeil*, une pièce de Marion Siéfert, créée au Théâtre de La Commune en février 2018. Elle vient de terminer une résidence à la Cité Internationale des Arts.



© Marion Siéfert



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com